

4

# LES INSÉPARABLES,

MÉLODRAME EN TROIS ACTES  
ET A GRAND SPECTACLE ;

PRÉCÉDÉ

D'UN PROLOGUE ;

PAR MM. D'AUBIGNY, <sup>K</sup>POUJOL, ET JULES DE ST-AURRE.

Musique de M. ALEXANDRE ; Ballet de M. RENAUIZ ;  
Décors de M. GUÉ.

*Représenté pour la 1<sup>re</sup> fois, à Paris, le 20 Mai 1823,  
sur le théâtre du PANORAMA DRAMATIQUE.*



PARIS.

CHEZ ESNAUX, LIBRAIRE, RUE DES NOYERS.

—  
1823.

---

**PERSONNAGES.**

**ACTEURS.**

**MM.**

**M. COQUERET**, ancien tapissier. **BOUFFÉ.**  
**UN ACTEUR,** } du Panorama **ÉDOUARD.**  
**LE SOUFFLEUR,** } Dramatique. **ÉMILIEN.**



637

PERSONNAGES

# PROLOGUE

## DES INSÉPARABLES.

---

*Le théâtre représente une place publique. A la droite de l'acteur est une rue, où sont posées les affiches de spectacle.*

*Au lever du rideau M. Coqueret est en scène.*

### SCÈNE PREMIÈRE

M COQUERET *seul, lisant les affiches*).

Théâtre de la Porte Saint-Martin : « *Les deux Sergens, et les deux Forçats.* » Ambigu Comique : « *La famille Menzicoff.... La pauvre Famille.* » Théâtre du Panorama Dramatique, aujourd'hui... « *La première représentation des Inséparables, mélodrame en trois actes et à grand spectacle.....* » Diable, voilà un singulier titre; il promet et je serais presque tenté... Bah! bah!... J'y ai été pris si souvent, et depuis quinze ans que j'habite le Marais, j'ai été témoin de tant de chutes... Toute réflexion faite, je n'irai pas au spectacle... Une heure de promenade, sur le boulevard du Temple, la demi-tasse et la partie de domino, au café Vincent : voilà l'emploi de ma soirée.

### SCÈNE II.

M. COQUERET, LE SOUFFLEUR.

LE SOUFFLEUR *(à la cantonade; il tient un rouleau de papier sous le bras)*.

Soyez tranquille. Les changemens seront faits sur le manuscrit pour le lever du rideau... *(aperçoit M. Coqueret.)* Que vois-je... Me trompè-je? Dieu me pardonne, c'est M. Coqueret, ancien tapissier retiré, et qui remplit long-tems avec zèle et probité la place de premier Marguillier de sa paroisse.

M. COQUERET *(s'inclinant)*.

Monsieur... Je n'ai pas l'honneur... Je cherche à me rappeler....

LE SOUFFLEUR.

Comment, vous ne vous souvenez pas de ce petit espiègle, qui demeurait dans votre maison, un étage au-dessus de vous; qui rossait votre vieux carlin, défrisait votre perruque, et mangeait vos confitures sèches ?

M. COQUERET.

J'y suis... j'y suis... C'est vous dont le père jouait, avec succès, les tyrans, à la Gaïeté... Qui diable vous aurait jamais reconnu... Vous êtes si grand... si maigre... Mon ami, on dirait que vous n'avez plus que le souffle...

LE SOUFFLEUR.

Effectivement, je n'ai que cela pour vivre. Vous voyez en moi le souffleur du Panorama Dramatique...

M. COQUERET.

Souffleur!! Vraiment, vous n'avez pas manqué votre vocation; tout petit, vous preniez un malin plaisir, le soir, dans l'escalier, à me souffler mon rat-de-cave.

LE SOUFFLEUR.

Depuis, je vous ai soufflé bien d'autres choses... Comment se porte madame Coqueret ?

M. COQUERET.

Toujours le petit mot pour rire.

LE SOUFFLEUR.

Que voulez-vous, ma gaïeté, c'est tout ce qui me reste.

M. COQUERET.

Tout ce qui vous reste? Si j'ai bonne mémoire, je ne vous connus jamais d'autre patrimoine; et certes vous ne l'augmenterez pas beaucoup en soufflant des mélodrames.

LE SOUFFLEUR.

Des mélodrames... Ils ne sont plus comme au tems où vous vendiez, comme objets des plus à la mode, des fauteuils en tapisserie, des tentures à grands ramages et des meubles en marqueterie, décorés d'ornemens en cuivre, bien lourds et bien incommodes... Le mélodrame a suivi l'impulsion du siècle, et maintenant l'éternelle Forêt périlleuse, Kokoli, et même le Château du diable ne feraient pas dix chambrées passables.

M. COQUERET.

Et vous autres, vous tâchez de vous tirer d'affaire, si ce n'est pas en qualité, c'est du moins en quantité.

LE SOUFFLEUR.

Il est vrai, qu'en fait de zèle et d'activité nous ne sommes pas les derniers du boulevard; une pièce n'attend pas l'autre; elles se succèdent avec rapidité...

M. COQUERET.

Qui, entre nous soit dit, ne donne pas une grande idée de leur mérite... Convenez que vous en avez joué de bien mauvaises... La dernière surtout... Cet homme qui avait une main de bois... Je ne le dirais pas en public, mais c'était tout au plus bon à jeter au feu.

LE SOUFFLEUR.

Chut!! Ne troublez pas la cendre des morts.

M. COQUERET ( *d'un ton goguenard* ).

Dites donc, est-ce un chef-d'œuvre de cette force que vous tenez sous le bras ?

LE SOUFFLEUR ( *déclamant* ).

« Avec quelle irrévérence ce maraud parle des Dieux ! »

( *lui donnant le manuscrit* ) Tiens, lis...

M. COQUERET.

Les *Inséparables*, n'élodrame en trois actes.

LE SOUFFLEUR ( *déclamant* )

« Qu'en dis tu ? »

M. COQUERET ( *lui rendant le manuscrit* ).

Ma foi... Rien...

LE SOUFFLEUR.

Rien... Avez-vous été quelquefois à l'Odéon ?

M. COQUERET.

Je ne suis jamais sorti de Paris.

LE SOUFFLEUR.

Ainsi, vous ne connaissez pas la Femme jalouse ?

M. COQUERET.

Je la connais.. Oui certes... depuis que je suis marié.

## SCÈNE III.

LES MÊMES, L'ACTEUR.

L'ACTEUR.

Mon cher ami, le directeur vous demande à grands cris.

LE SOUFFLEUR.

J'y cours ; je me doute bien de ce que c'est ; quelque bonne recommandation, pour avoir l'œil sur vous, Messieurs les acteurs. Vous êtes si paresseux, si étourdis..

M. COQUERET.

Dites donc, mon ami, vous allez voir le directeur.. Vous seriez bien aimable, si vous vouliez bien lui demander un billet pour moi..

LE SOUFFLEUR.

Je vais présenter votre requête ; je ne vous promets rien...  
Songez qu'un jour comme celui-ci...

M. COQUERET.

D'honneur, c'est que je grille de voir les Inséparables...  
Le beau titre... Comme il remplit bien l'affiche... Certainement, la pièce doit être bonne...

LE SOUFFLEUR.

Où vous retrouverai-je ?

M. COQUERET. /

Je ne bouge pas d'ici.

(*Le Souffleur sort, l'Acteur se dispose à s'éloigner, M. Coqueret l'arrête par le bras.*)

## SCÈNE IV.

M. COQUERET, L'ACTEUR.

M. COQUERET.

Monsieur, oserais-je vous demander si vous jouez dans la pièce de ce soir ?

L'ACTEUR.

Oui, Monsieur, le rôle d'un mort.

M. COQUERET.

Ah! diable, tant pis... Nous allons encore voir de ces malheureux costumes... C'est que, depuis quelque tems, on est bien las de Messieurs les Turcs.

L'ACTEUR.

Et que parlez-vous de Turcs, Monsieur ?

M. COQUERET.

J'en parle, parce que, à l'exception d'une légère teinte, un Maure ressemble furieusement à un Turc.

L'ACTEUR (*riant*).

Ah! ah!... La plaisante erreur; mais, Monsieur, vous n'y êtes pas du tout. Je joue, ce soir, un mort... c'est-à-dire un homme assassiné.

M. COQUERET.

C'est bien différent... Mais, si nous ne nous sommes pas entendus, à qui la faute? s'il vous plaît... à la langue française; voilà bien de ses tours, à cette chienne de langue; étonnez-vous maintenant si les étrangers font tant de bêtises. Ah! ça, à présent que je sais que vous êtes mort, c'est-à-dire privé de la vie, faites-moi le plaisir de

me dire en quoi peut consister votre rôle ? Un peu de pantomime...

L'ACTEUR.

Mon rôle est très-important, et je parle...

M. COQUERET.

Vous parlez, et vous avez été ducement assassiné ?

L'ACTEUR.

Assassiné et enterré.

M. COQUERET.

Et le médecin de l'arrondissement a constaté votre décès ?

L'ACTEUR.

Un instant ; cette formalité manquée, attendu que j'ai été enterré en secret, par les scélérats qui m'ont assassiné.

M. COQUERET.

Et tout mort que vous êtes, vous revenez sur le théâtre, parler, marcher et gesticuler ?

L'ACTEUR.

Précisément.

M. COQUERET.

Ah ! ça, mais, vos Inséparables m'ont l'air de n'avoir pas...

L'ACTEUR (*l'interrompant*).

Le sens commun, si vous voulez les juger comme une pièce régulière.

M. COQUERET.

Une pièce régulière, en parlant de mélodrame... Vous n'y pensez pas... Pourvu qu'on s'amuse, qu'on s'intéresse et qu'on frémissse, voilà tout ce que le public demande.

L'ACTEUR.

Eh bien, on a tout fait, pour que le public puisse s'amuser, frémir et s'intéresser.

M. COQUERET.

J'avoue que je suis curieux de savoir comment vous vous en tirez... Un mort, marcher et parler... Voilà ce qui me passe... Pour parler, encore si c'était une femme...

L'ACTEUR.

Je n'en disconviens pas, tout ce que vous verrez est très-bizarre... La pièce est prise d'un vieux roman... Lisez-vous des romans ?

M. COQUERET.

Certainement. Je suis le plus ancien abonné du libraire Pollet, la providence actuelle des auteurs du boulevard.

L'ACTEUR.

Vous connaissez les Veillées conjugales ?

M. COQUERET.

Les Veillées conjugales ?... Ma foi, s'il m'en souvient...

L'ACTEUR.

Du moins, vous avez entendu parler de Desforges ?

M. COQUERET.

En aucune manière... Était-ce un tapissier, que ce monsieur Desforges ?

L'ACTEUR.

Comment, vous êtes encore à savoir que Desforges était un auteur, à qui nous devons...

M. COQUERET (*l'interrompant*).

Le mélodrame qu'on joue, ce soir, au Panorama Dramatique.

L'ACTEUR.

Pas du tout... C'est l'auteur de la Femme jalouse, du roman dans lequel on a puisé le sujet des Inséparables ; y êtes-vous maintenant ?

M. COQUERET.

Attendez donc, je crois me souvenir... Oui, vraiment ; il y a tout au plus deux mois qu'un volume de ce roman m'est tombé entre les mains... Il contenait une histoire si épouvantable, qu'après l'avoir lue, nous fûmes toute la nuit, madame Coqueret et moi, dans une agitation perpétuelle.

L'ACTEUR.

Eh ! bien, c'est cette histoire épouvantable qu'on a transportée sur la scène.

M. COQUERET.

En effet, l'idée de cette nouvelle mystérieuse est très-extraordinaire, très-originale... L'ombre d'un homme assassiné, qui parle, qui agit... Un écrit signé avec du sang... Mais il faut en convenir, tout cela est tellement hors nature...

L'ACTEUR.

Et la statue du Festin de Pierre,

M. COQUERET.

Oui, c'est du fils d'un tapissier.

L'ACTEUR.

Et le Vampire, Monsieur ; le Vampire !

M. COQUERET.

C'est juste... le Vampire ; vous avez là une autorité... Y a-t-il des voleurs, dans votre mélodrame ?



L'ACTEUR.

Non , mais nous avons des assassins.

M. COQUERET.

Bon ! je vois alors , au troisième acte , l'inévitable tribunal , l'éternel interrogatoire , et la sentence de mort.

L'ACTEUR.

Vous voyez très-mal ; vous n'aurez rien de tout cela , pas même la plus petite prison , ni même le plus mince geôlier. Par exemple , les changemens à vue , les éclairs et le tonnerre ne vous manqueront pas.

## SCÈNE V.

LES PRÉCÉDENS , LE SOUFFLEUR.

LE SOUFFLEUR.

Monsieur Coqueret , je suis désespéré... J'ai fait ce que j'ai pu... mais l'administration ne donne aujourd'hui aucun billet... Toutes les loges sont louées...

M. COQUERET.

Je vous en remercie toujours ; mais d'après ce que vient de me dire Monsieur , sur la pièce nouvelle , et surtout sur son rôle de mort , je lâcherai ce soir le billet de parterre , quitte à avoir une scène avec madame Coqueret.

LE SOUFFLEUR.

Tout de bon ?

M. COQUERET.

Oui , tout de bon. Je vous avouerai mon faible... j'aime les revenans ( *il tire de la monnaie de sa poche et la met à part* ) ; vous voyez ce que je fais pour vous... je sacrifie ma demitasse , mon petit verre , la bouteille de bière et la partie de domino.

L'ACTEUR.

Un tel dévouement ne demeurera pas sans récompense... L'auteur m'a donné un billet de première galerie... veuillez bien l'accepter.

M. COQUERET.

Comment , un billet de première galerie ! mais c'est très-honnête , on ne peut pas plus honnête... Jeune homme , comptez sur moi... Voyez ces mains...

L'ACTEUR.

C'est l'auteur , que je vous recommande.

M. COQUERET.

Laissez faire ( *examinant son billet* ) , ah ! ah ! les Inséparables sont de M...

LE SOUFFLEUR (*lui imposant silence*).

De la discrétion, monsieur Coqueret!

M. COQUERET.

C'est juste; gardons le secret de la comédie (*regardant de nouveau son billet*). Ce nom là est fort connu... on l'a quelquefois sifflé... on l'a souvent applaudi... Ah! çà, dites-moi, vous ne craignez pas une chute comme celle de La...

LE SOUFFLEUR (*l'interrompant*).

On se flatte du contraire.

M. COQUERET.

Comptez-vous sur un succès comme celui des Deux...

L'ACTEUR (*l'interrompant*).

C'est ce que nous aimons à croire.

M. COQUERET.

Et c'est ce que je vous souhaite de tout mon cœur.

L'ACTEUR (*tirant sa montre*).

Trois heures... Il est tems d'aller se mettre à table...

M. COQUERET.

Je croyais qu'un mort devait vivre de l'air du tems... En ce cas, bon appétit.

LE SOUFFLEUR.

Et vite, aux Vendanges de Bourgogne, ne faisons pas attendre notre estimable auteur.

M. COQUERET.

Ah! c'est lui qui traite... (*à part*) Je ne m'étonne plus, si l'on compte sur sa pièce.

L'ACTEUR.

Au revoir, monsieur Coqueret.

M. COQUERET.

En vous remerciant, Messieurs; j'espère vous rencontrer après le spectacle...

## SCÈNE VI.

M. COQUERET (*seul, s'adressant aux spectateurs*).

Messieurs, j'aurai sans doute l'honneur de vous voir, ce soir, au théâtre du Panorama Dramatique, et d'assister avec vous à la première représentation des Inséparables. Si la pièce est mauvaise, je vous prévien que je ne ferai pas chorus avec les sifflets, (*montrant son billet*) et en voici la raison; si, au contraire, vous l'accueillez favorablement, nous l'applaudirons tous ensemble.

FIN DU PROLOGUE...

**LES**  
**INSÉPARABLES,**  
**MELODRAME EN TROIS ACTES.**

---

**PERSONNAGES.****ACTEURS.**

<b>LALONDE</b> père, riche manufacturier à Orléans.		<i>M. Melchior.</i>
<b>L'OMBRE d'OLIVIER</b> ,	} les Insé- parables.	<i>M. Édouard.</i>
<b>BEAUDOIN</b> , ami d'Olivier,		<i>M. Gauthier.</i>
<b>EUGÉNIE</b> , fille de Lalonde.		<i>Mlle Eugens.</i>
<b>THEODORE</b> , fils de Lalonde.		<i>M. Alfrède.</i>
<b>PIETRÉVILLE</b> , ami de Théodore.		<i>M. Monnet.</i>
<b>JOSEPH</b> , valet de Beaudoin.		<i>M. Vautrin.</i>
<b>LEDOUX</b> , commis aux voitures d'Orléans.		<i>M. Théodore.</i>
<b>UN CONDUCTEUR DE DILIGENCE.</b>		<i>M. Léon.</i>
<b>TOINETTE</b> , nièce de Ledoux.		<i>Mlle Florville.</i>
<b>JACQUES</b> , villageois.		<i>M. Fousseur.</i>
<b>UN PAYSAN</b> , parlant.		<i>M. Bégrand.</i>
<b>CONVIVES DES DEUX SEXES.</b>		
<b>VILLAGEOIS, VILLAGEOISES.</b>		
<b>VOYAGEURS ET VOYAGEUSES.</b>		
<b>UN POSTILLON</b> , vêtu de noir.		

(*La Scène est en 17... ; le 1<sup>er</sup> Acte se passe à Paris ; le 2<sup>e</sup> et le 3<sup>e</sup>, à Orléans.*)

# LES INSÉPARABLES.

## ACTE PREMIER.

*Le théâtre représente une cour de voitures publiques, fermée par une grille, au milieu de laquelle se trouve une grande porte à deux battans; on lit au-dessus : (Voitures publiques pour Orléans et route).*

*A droite, sur le premier plan, est un petit bâtiment qui avance, et sur lequel on lit : (Bureau).*

*A gauche, est une maison garnie, avec une boutique de limonadier; on lit au dessus : (Au rendez-vous des Voyageurs). Du même côté, dans le fond du théâtre, on découvre les écuries avec des greniers; toutes les portes sont numérotées; un réverbère allumé est suspendu au milieu de la cour.*

*Au lever du rideau, une voiture, prête à partir, est placée en dehors de la grille; un postillon et le conducteur sont occupés à placer des malles et paquets sur l'impériale; un second réverbère s'aperçoit dans le lointain. Le jour baisse peu à peu.*

## SCÈNE PREMIÈRE.

**LEDOUX, VOYAGEURS** des deux sexes sortant du Bureau, tenant des cartons, des porte-manteaux, etc.

**LEDOUX** (aux Voyageurs).

Messieurs les Voyageurs, veuillez me suivre, je vous prie; la diligence va partir à l'instant.

(*Ils sortent de la cour et restent en dehors de la grille. Ledoux fait placer les dames les premières et les hommes ensuite, après avoir fait leurs adieux aux parens et amis, que l'on aperçoit plus loin; pendant ce temps, des garçons de magasin et palefreniers en-*

*trent aux écuries , chargés de paille , de foin , et de plusieurs sacs d'avoine et de son , que l'on traîne dans des brouettes ).*

## SCÈNE II.

**LES PRÉCÉDENS , TOINETTE** (*sortant de la maison garnie; elle tient un parapluie , et accourt vers son Oncle.*)

TOINETTE.

Mon oncle , mon oncle , voilà le parapluie de madame Giffard , qu'elle a oublié dans la salle des voyageurs.

LEDOUX (*s'adressant aux voyageurs*).

Madame Giffard , voilà votre parapluie.... Plaît-il.... Je n'y manquerai pas.... Allons , bon voyage.... Mes civilités respectueuses à M. Giffard.

(*Le postillon fait claquer son fouet , et la diligence disparaît.*)

TOINETTE.

Y en a-t-il , y en a-t-il des voyageurs ! et la bonne mad. Giffard , qui se trouve placée entre un gros-major de cuirassiers et un chantre de cathédrale. (*Elle rit aux éclats.*) Ah ! ah ! ah ! la pauvre chère femme , quelle route elle va faire !

LEDOUX.

Toinette , voulez-vous bien vous taire ?

TOINETTE.

Ah ! mon dieu ! vous me grondez toujours , mon oncle.

LEDOUX.

C'est pour ton bien , ma chère Toinette. Ce n'est pas en ricanant ainsi au nez des voyageurs qui me font l'honneur de loger chez moi , que tu trouveras un mari pour me succéder un jour.

TOINETTE.

Ne croyez-vous pas , mon oncle , qu'il m'en arrivera un par la diligence de Rouen ou d'Orléans ?

LEDOUX.

Pourquoi pas ; ton cousin le conducteur a dit qu'il s'en occuperait le plus tôt possible.

TOINETTE.

Bah ! bah ! est-ce que vous l'écontez mon cousin ? y m'fait toujours des belles promesses en l'air , et puis quand il s'agit de les tenir , y a plus personne. D'ailleurs , mon oncle , je n'ai plus besoin de ses services , j'ai fait un choix.

LEDOUX (*surpris*).

Sans me consulter ! Quel est-il, s'il vous plaît, mademoiselle ?

TOINETTE.

C'est un grand jeune homme brun, mais un beau jeune homme.

LEDOUX.

Ne serait-ce pas par hasard M. Joseph, le valet de M. Beaudoin, mon locataire ; il te fait la cour depuis long-tems.

TOINETTE.

Tout juste, mon oncle ; vous y êtes ; c'est Joseph.

LEDOUX.

Y penses-tu ? un coureur, un mauvais sujet, qui ne gagne rien, et qui mange tout.

TOINETTE.

Dame ! moi, j' l'aime comm' ça ; de plus, les volontés sont libres, mon oncle ; je suis majeure.

LEDOUX (*en soupirant*).

Ah ! voilà bien tout le caractère de ma défunte, ta chère tante. (*On entend sonner six heures.*) Comment, déjà six heures ! Je vais clore la feuille de Montargis ; allons, Toinette, du zèle, de la bonne volonté ; fais bon accueil aux voyageurs qui vont nous arriver d'Orléans.

(*Il entre au bureau.*)

TOINETTE (*prenant un balai*).

Oui, oui, mon oncle, soyez tranquille.

### SCÈNE III.

TOINETTE (*seule*).

En vérité, dans cette maison, je ne sais auquel entendre ; chacun m'appelle, Toinette par-ci, Toinette par-là... et tous les jeunes gens qui me font endéver ; donnez-moi ça, donnez... enfin, c'est à n'en plus finir. (*Elle continue de balayer.*)

### SCÈNE IV.

TOINETTE, JOSEPH (*sortant de l'hôtel garni*).

TOINETTE (*s'appuyant sur son balai*).

Il est drôle mon oncle Ledoux, y m' parle toujours raison, et je ne le comprends pas ; y n' veut plus que je rie ; oh ! oui, mais c'est pour rire qu'il dit ça.

JOSEPH ( *s'approchant doucement de Toinette, lui prend adroitement un baiser.* )

Bon soir, charmante Toinette. ( *Il lui prend les mains.* )

TOINETTE ( *voulant rentrer au bureau.* )

Bon soir, bon soir, monsieur Joseph. . . laissez-moi. . . il faut que je travaille.

JOSEPH.

Dieu me garde de vous déranger, mademoiselle Toinette; je viens demander à monsieur Ledoux l'heure à laquelle arrivera la diligence d'Orléans; mon maître attend ce soir monsieur Olivier, un ami d'enfance, son *inséparable*, comme il l'appelle; ( *avec mystère* ) enfin celui dont je vous ai parlé si souvent!

TOINETTE.

Ah! oui, cet ami avec lequel il s'est juré une amitié. . . mais une amitié qui ne se voit que dans les livres, et encore dans les bien vieux, comme qui dirait Loreste et Filasse.

JOSEPH.

Motus, voici mon maître.

## SCÈNE V.

BEAUDOIN, JOSEPH, TOINETTE ( *continuant de balayer.* )

BEAUDOIN ( *sans voir Joseph.* )

Un funeste pressentiment m'agite; je redoute quelques malheurs. Olivier. . . mon ami, courrais-tu quelques dangers!.. ( *A Joseph.* ) Tu as été bien long à venir me rendre réponse.

JOSEPH.

Monsieur, j'allais à l'instant même demander au bureau. . . Mais voici monsieur Ledoux, qui pourra vous satisfaire.

## SCÈNE VI.

LES PRÉCÉDENS, LEDOUX.

LEDOUX.

Monsieur, j'ai bien l'honneur de vous saluer, qu'y a-t-il pour votre service?

BEAUDOIN.

Je viens pour savoir l'heure à laquelle doit arriver la diligence d'Orléans?



LEDOUX.

C'est selon : elle est ordinairement de retour à Paris avant six heures ; mais la route est si mauvaise , qu'il y a quelquefois un peu de retard.

BEAUDOIN ( à part ).

J'éprouve une agitation dont je ne puis me rendre compte . . . Mon inquiétude s'accroît à chaque instant. Cher Olivier , puisse bientôt ta présence faire cesser l'anxiété de mon âme. ( *A Ledoux.* ) M'assurez-vous que la diligence ne peut tarder ?

LEDOUX.

Nous l'attendons d'un moment à l'autre.

BEAUDOIN.

Je ne puis résister à mon impatience ; je cours à la barrière attendre mon ami : au revoir monsieur , Ledoux.

JOSEPH.

Vous suivrai-je , monsieur ?

BEAUDOIN.

Non , tu m'attendras chez moi. ( *Il sort.* )

## SCÈNE VII.

LEDOUX, TOINETTE, JOSEPH.

TOINETTE.

Est-y drôle , ce monsieur Beaudoin ; comme il est impatient de revoir son monsieur Olivier ! . . . Courir à la barrière d'Enfer , et par le tems qu'il fait ! ( *Il commence à éclairer.* )

LEDOUX ( à Joseph ).

Un ami comme votre maître est bien rare dans le siècle où nous sommes.

JOSEPH.

Je le crois bien ; écoutez-donc , leur amitié date de si loin , et avec des circonstances si extraordinaires . . .

TOINETTE.

Contez-moi donc ça , monsieur Joseph ; cela nous amusera.

JOSEPH.

Ou plutôt cela vous fera frémir :

TOINETTE.

Quoi ! je frémirai , eh ! bien , raison de plus ; allons , monsieur Joseph , dépêchez-vous.

JOSEPH.

Mademoiselle Toinette, je n'ai rien à vous refuser : vous saurez donc que monsieur Beaudoin, mon maître, et monsieur Olivier, ont été, dès le berceau, unis de la plus étroite amitié. Au collège, et même lorsqu'ils étaient tous deux commis chez monsieur Lalonde, un des plus riches négocians d'Orléans, ils s'en sont donné les preuves les plus touchantes. Mon maître, un jour, a sauvé la vie à monsieur Olivier, qui se noyait; et monsieur Olivier, ayant reçu un cartel qui était destiné à son ami, a été, sans lui rien dire, se battre à sa place.

TOINETTE.

C'est ça qu'est joli, retirer son ami de l'eau, et l'autre aller donner ou recevoir un coup d'épée pour lui !

JOSEPH.

Monsieur Lalonde, le négociant chez lequel ils travaillaient, avait une fille; les deux amis devinrent amoureux de la belle Eugénie; le père Lalonde favorisait Olivier; qui était le plus riche; la jeune personne préférait mon maître, qui sans doute était le plus aimable; eh bien! pour assurer le bonheur de son ami, monsieur Beaudoin n'hésita pas à sacrifier son amour. Sous prétexte d'affaires à Paris, il quitta Orléans, laissant monsieur Olivier bien loin de soupçonner la nouvelle preuve qu'il lui donnait de l'amitié qu'ils s'étaient jurée d'une manière si solennelle.

TOINETTE.

Comment donc ça, monsieur Joseph ?

JOSEPH.

Eh! voilà précisément le secret. Si j'osais, je vous parlerais d'un certain papier mystérieux que j'ai lu l'autre jour, et dont, à tout événement, j'ai tiré une copie, que j'ai là : j'en suis certain, il vous ferait dresser les cheveux.... avec ça, il a été écrit.... (éclair).

LEDGUX.

Parbleu ! il a été écrit avec de l'encre, probablement.

JOSEPH (frissonnant).

Eh, bien ! non, monsieur Ledoux, c'est avec du sang.

TOINETTE (tremblante).

Grand dieu ! vous me faites trembler !

LEDOUX.

Ab ça ! mais êtes-vous bien certain de ce que vous dites-là, monsieur Joseph ?

JOSEPH. (*Il vient prendre le bras de Toinette*).

Que trop certain . . . . . (*Il tire un papier d'un petit portefeuille*). Tenez, le voilà; le lirai-je?

TOINETTE.

Oui, oui, lisez-le, quoique ça me fasse déjà frissonner.

JOSEPH.

Je vais donc lire : « Nous Olivier Prévillars, et Charles »  
» Beudoin, âgés tous deux de vingt-trois ans, voulant »  
» nous donner, après la mort . . .

TOINETTE (*tremblante*).

Mon oncle, après la mort ! . . .

LEDOUX (*de même*).

Tais-toi donc : continuez, mon cher Joseph.

JOSEPH.

» Voulant nous donner, après la mort, une preuve »  
» convaincante de la tendre amitié qui nous unit depuis »  
» notre enfance . . . promettons et jurons que le premier »  
» de nous deux qui mourra, ira trouver l'autre. (*Le bruit »  
» du tonnerre se fait entendre de nouveau; les éclairs brillent par »  
» moment*).

LEDOUX (*tremblant*).

Comment ! le premier qui mourra ira trouver l'autre ?  
Y pensez-vous, mon cher Joseph ? (*Il tient Toinette étroitement serrée contre lui*).

TOINETTE.

C'est drôle, mon oncle, il me semble à moi, qu'il fait  
bien froid ce soir; ne trouvez-vous pas, monsieur Joseph?

JOSEPH.

Ma foi, non.

TOINETTE.

Votre histoire de revenant est capable de me faire mourir de peur.

JOSEPH.

En ce cas, je vais me taire.

TOINETTE.

Au contraire.

LEDOUX.

Oui, oui, continuez, je vous prie.

JOSEPH.

J'en étais resté : « Le premier des deux qui mourra ira »  
» trouver l'autre, pour ne le plus quitter un seul instant, »  
» jusqu'à sa mort à lui-même, si telle est la volonté du »  
» ciel : implorant de ce ciel tout-puissant la faveur de »  
» pouvoir secourir, protéger et défendre son ami vivant,

» dans tous les dangers qu'il pourrait courir; en foi de  
 » quoi, et pour consacrer ce serment, nous l'avons écrit  
 » et tracé sur ce papier, avec le sang tiré le plus près  
 » de nos cœurs. Fait double, à Orléans, le . . . etc. etc.

( *Au moment, on entend le fouet d'un postillon et le bruit d'une voiture que l'on voit paraître ensuite au dehors de la grille. Toinette reste saisie d'effroi et n'ose retourner la tête, ainsi que M. Ledoux.* )

TOINETTE.

Oh! mon mon dieu, qu'est-ce que cela? Voyez donc, mon oncle.

LEDOUX (*tremblant*).

C'est. . . . c'est. . . . monsieur Joseph!

JOSEPH.

Parbleu! c'est. . . . c'est la diligence d'Orléans, que mon maître attend avec tant d'impatience: il ne peut être loin, je cours au-devant de lui; adieu mademoiselle Toinette. (*Avec mystère.*) Je vous recommande le plus profond silence sur tout ce que je viens de vous dire.

LEDOUX.

Soyez tranquille, monsieur Joseph.

TOINETTE.

Votre conte m'a causé une si grande frayeur, que je voudrais en perdre le souvenir.

LEDOUX.

Suis-moi, Toinette, pour prendre les paquets des voyageurs.

TOINETTE.

Oui, mon oncle. (*Déjà les voyageurs sont descendus de l'intérieur de la diligence, et reçoivent les embrassemens des amis et des parens qui les attendaient; les uns entrent au café, les autres au bureau. Précédé de Toinette et de M. Ledoux, le postillon, chargé de plusieurs paquets, entre dans le magasin n° 6, pendant que plusieurs voyageurs aident à charger les porte-manteaux et les sacs de nuit sur les crochets des commissionnaires.*)

## SCÈNE VIII.

LES PRÉCÉDENS, BEAUDOIN, LE CONDUC-  
TEUR.

BEAUDOIN.

Je vous assure, monsieur, que vous devez avoir dans

votre voiture un jeune homme de mes amis; il est pâle de figure.

LE CONDUCTEUR.

J'ignore, monsieur, de qui vous voulez parler.

BEAUDOIN.

Comment! vous ne vous rappelez pas d'un homme vêtu d'un habit de drap vert, avec une petite tresse en or, ayant un chapeau rabattu sur les yeux?

LE CONDUCTEUR.

Non, je vous jure; mais il y a un moyen bien simple: j'amène des personnes d'Orléans; elles sont en partie entrées au bureau: voyez, cherchez bien, vous reconnaîtrez peut-être monsieur votre ami; quant à moi, je ne l'ai pas vu.

BEAUDOIN.

Il doit y être, je l'ai vu comme je vous vois. (*Des voyageurs des deux sexes sortent du bureau.*)

## SCÈNE IX.

LES PRÉCÉDENS, VOYAGEURS.

BEAUDOIN (*s'adressant à une voyageuse*).

Pardou, madame, vous arrivez à propos pour me convaincre de mes justes soupçons: n'est-il pas vrai que vous étiez auprès de mon ami, lorsqu'il m'a dit très-distinctement: *Tu me trouveras chez toi.*

LA VOYAGEUSE.

Je ne sais de qui vous voulez parler, monsieur.

BEAUDOIN (*s'adressant aux voyageurs*).

Et vous, messieurs?

LES VOYAGEURS.

Nous n'avons rien entendu.

BEAUDOIN (*se promène en réfléchissant et en prononçant ces mots*):

Tu me trouveras chez toi. . . . (*Il regarde derrière lui de tous côtés*). J'ai beau regarder, je ne le vois point. (*Il fait un pas pour entrer à l'hôtel*).

LE CONDUCTEUR (*à Beauvain*).

Monsieur. . . monsieur, permettez-moi de vous demander comment se nomme monsieur votre ami; je vais voir sur ma feuille, si par hasard il ne serait pas descendu à quelques lieues d'ici.

BEAUDOIN (*retournant sur ses pas*).

Il se nomme Olivier Prévillars.

LE CONDUCTEUR.

Olivier Prévillars ! parbleu je le connais beaucoup. Il avait retenu sa place ; mais des affaires ont retardé son départ ; il n'arrivera que demain.

BEAUDOIN (*stupéfait*).

C'est bien singulier ! j'ai cru le voir. Du reste, vous l'avez laissé en bonne santé ?

LE CONDUCTEUR.

Il se porte à merveille : le voilà sur le point de se marier avec une des plus jolies filles d'Orléans, mademoiselle Eugénie de Lalonde. Monsieur Olivier mérite bien ce bonheur, car c'est le jeune homme le plus sage et le plus aimable de la ville. On dit que mademoiselle Eugénie apporte une dot considérable.

BEAUDOIN.

Je le sais.

LE CONDUCTEUR.

Oh ! la charmante personne : c'est ça un vrai modèle de candeur, de vertu et de bonté. (*Avec mystère.*) Son frère Théodore, que vous connaissez sans doute, est bien loin de lui ressembler : on dit qu'il joue beaucoup. Aussi il est fort mal regardé dans le pays, surtout depuis qu'il fréquente un certain monsieur de Piétreville, un véritable chevalier d'industrie, perdu de réputation.... Mais je m'amuse à causer avec vous, et j'oublie que monsieur Ledoux m'attend au bureau. Messieurs et mesdames, j'ai bien l'honneur de vous saluer. (*Il entre au bureau, pendant que les voyageurs sortent çà et là*).

BEAUDOIN (*à part*).

Cher Olivier, mon ami, quand je pense à toi, mon cœur bat avec une force.... et je ne puis me défendre d'une terreur secrète. (*Il sort lentement, la main appuyée sur le front, et entre à l'hôtel garni*).

## PREMIER CHANGEMENT.

(*Le théâtre représente une salle, au rez-de-chaussée, éclairée dans le fond par deux grandes croisées vitrées ; à droite, sur le devant de la scène, est la porte d'entrée ; en face, à gauche, est une cheminée avec un feu ardent ; près d'elle se trouve assis un inconnu, vêtu d'un habit vert, avec une tresse en or ; il porte un chapeau rabattu sur les yeux*).

## SCÈNE X.

BEAUDOIN, L'INCONNU.

BEAUDOIN (*entre, tenant une bougie à la main*).

Je m'y perds; personne n'est venu me demander, et pourtant je l'ai vu, bien vu; de plus, il m'a parlé... (Il vient déposer sa bougie sur la cheminée; il paraît d'abord surpris, ensuite effrayé) Grand dieu! que vois-je! (Il s'approche de l'inconnu, qui aussitôt lève sur Beaudoin un œil fixe).

L'INCONNU (*d'une voix sépulcrale*).

C'est moi, Beaudoin; c'est Olivier qui, fidèle à son serment.....

BEAUDOIN (*jetant un cri d'effroi*).

Ciel! où suis-je! (Il tombe sans connaissance sur le plancher). Olivier!... (L'ombre disparaît).

## SCÈNE XI.

BEAUDOIN (*évanoui*), JOSEPH.JOSEPH (*accourant, un flambeau à la main*).

Quel bruit viens-je d'entendre! (*apercevant Beaudoin*). Grand dieu! mon maître, mon cher maître!... Enfin, le voilà qui revient à lui... Mon cher maître, qui donc a pu vous causer ce malheureux accident?

BEAUDOIN (*d'une voix affaiblie, n'osant lever ses yeux, et montrant de la main l'endroit où se trouvait Olivier*).

Tiens, regarde!

JOSEPH (*après avoir regardé à l'endroit indiqué par Beaudoin*).

Monsieur, j'ai beau regarder, je ne vois absolument rien.

BEAUDOIN (*reprenant ses idées*).

Oui... c'est pour moi, pour moi seul qu'il est encore sur la terre. Joseph! tu peux te retirer.

JOSEPH.

Mais, monsieur, êtes-vous entièrement remis?

BEAUDOIN.

Oui, oui, je suis calme et préparé à tous les événements. (*Les éclairs brillent, le tonnerre gronde*).

JOSEPH.

Vous aurez eu, monsieur, une illusion (*il va pour sortir*).

BEAUDOIN,

Joseph, tu n'entreras demain dans ma chambre qu'après que j'aurai sonné.

JOSEPH.

Oui, monsieur. *(à part)* C'est fini, il a quelque chose de dérangé dans la tête, et je gagerais bien que tout cela vient de ce que l'ami au papier mystérieux n'est pas encore arrivé *(il sort)*.

## SCENE XII.

BEAUDOIN *(seul, s'adressant au ciel)*.

Pardonne, ô mon cher Olivier, si je n'ai pas été maître de mon saisissement à ton apparition subite et imprévue.

L'OMBRE *(sortant peu à peu des entrailles de la terre)*.

Cher Beaudoin, as-tu donc oublié le serment de l'amitié; non, ce serment sacré fut écrit dans le ciel. Un crime abominable a séparé mon âme des liens qui l'attachaient à mon corps : je ne suis plus pour les hommes, mais j'existe toujours pour mon Dieu, pour mon ami, et pour l'éternité.

BEAUDOIN *(anéanti)*.

Malheureux ami !

L'OMBRE.

Que ma présence, qui ne te quittera plus, cesse d'être un motif d'épouvante pour toi; le jour, la nuit, à toute heure, en tous lieux, l'âme d'Olivier sera la compagne fidèle de Beaudoin; elle sera son guide, son conseil, son appui; le crime dont je suis la victime ne peut être impuni : le Ciel t'a choisi pour être mon vengeur !

BEAUDOIN.

Si le Ciel a ratifié notre serment, si c'est lui qui t'envoie, marche, et sois mon guide : je te suivrai partout où tu voudras me conduire.

L'OMBRE *(s'approchant de Beaudoin)*.

C'est à Orléans que nous allons diriger nos pas.

BEAUDOIN.

Je jure de t'obéir *(il vient vers la porte et appelle Joseph)*.  
Joseph ! Joseph !

*(Le tonnerre se fait entendre)*.

L'OMBRE.

Je vais te remettre un billet, dont tu seras porteur *(il entre dans le cabinet)*.



## SCENE XIII.

LES PRÉCÉDENS, JOSEPH.

JOSEPH (*baillant et se frottant les yeux*).

Monsieur, que me voulez-vous ? . . . Me voilà.

BEAUDOIN.

Va chercher une chaise de poste.

JOSEPH.

Comment ! vous allez partir, monsieur ?

BEAUDOIN.

Oui, sur-le-champ.

JOSEPH.

Vous accompagnerai-je ?

BEAUDOIN (*il regarde l'Ombre, qui lui fait un signe affirmatif*) :Oui, tu me suivras à Orléans (*il conduit l'ombre dans le cabinet ; la porte s'ouvre d'elle-même et se referme*).

## SCENE XIV.

BEAUDOIN, JOSEPH (*il regarde dans le fond du théâtre*).

JOSEPH.

Ah ! monsieur, monsieur . . . eh bien, votre commission est déjà faite, regardez vous-même cette chaise de poste toute noire.

*(On voit en dehors, à la lueur des éclairs, une chaise de poste attelée de deux chevaux noirs, ainsi qu'un postillon, vêtu de la même couleur. . . . Les croisées s'ouvrent d'elle-même).*

BEAUDOIN.

Va maintenant préparer ma malle (*il vient s'asseoir auprès de la cheminée, et paraît enseveli dans ses réflexions*).JOSEPH (*entrant avec précipitation*).

Ah ! mon dieu, je marche de surprise en surprise.

BEAUDOIN.

Qu'as-tu donc ?

JOSEPH.

Je n'ose vous le dire : vous allez me traiter de fou, de visionnaire, quand je vous dirai que je viens de trouver votre malle prête, et tout dans le plus grand ordre.

BEAUDOIN.

Cela est possible.

JOSEPH.

Comment, cela est possible ! (*Au moment même, un grand bruit se fait entendre dans le cabinet ; Joseph tremble de tous ses membres.*) Monsieur, n'entendez-vous pas du bruit dans ce cabinet ?

BEAUDOIN.

Oui...

JOSEPH.

Cette personne sera-t-elle du voyage ?

BEAUDOIN.

Je l'ignore. (*Il retombe dans ses réflexions, puis il entre dans le cabinet.*)

JOSEPH.

Ah ça ! mais, qu'est-ce que tout ça veut dire ? une chaise de poste prête à partir sans l'avoir commandée ; une malle faite sans y avoir touché. (*Il prend la malle qu'il met sur ses épaules.*) Je m'y perds ; mais enfin je ne puis faire autrement de suivre mon maître ; il est brave, et avec lui je n'ai rien à craindre.

## SCENE XV.

JOSEPH, LE POSTILLON, ensuite BEAUDOIN,  
L'OMBRE.

JOSEPH (*tout en attachant la malle*).

Comme il éclaire ce soir ! mauvais présage. (*Il regarde le postillon.*) Si je ne me trompe, ce malheureux postillon n'a pas encore bougé de place. (*Il s'adresse au postillon.*) Dites-moi donc, mon cher camarade, pourquoi cet équipage sinistre ?... Hein !... Plait-il ? Il me semble que votre maître de poste aurait pu nous donner une voiture un peu plus gaie....

L'OMBRE (*sortant du cabinet*).

Beaudoin, sèche tes pleurs, et venge-moi.

BEAUDOIN.

Nomme les assassins.

L'OMBRE.

Tu les trouveras à Orléans. Pendant la fête, consulte cet écrit que je viens de tracer ; les caractères en deviendront sanglants, lorsque mes meurtriers paraîtront devant tes yeux. Alors qu'aucune considération ne t'arrête ; nomme-les hautement, livre leurs têtes au glaive de la loi, et les mânes d'Olivier seront enfin apaisés.

BEAUDOIN.

Tu seras obéi, je te le jure par l'amitié qui nous unissait, et qui nous unit encore même au-delà du tombeau.

L'OMBRE.

Je reçois tes sermens : adieu Beaudoin, tu me reverras encore, avant que mon ombre sanglante ne retourne habiter pour jamais le séjour des morts.

( *L'ombre indique du doigt à Beaudoin la chaise de poste ; Beaudoin, les yeux toujours fixés sur son ami, monte lentement.... Joseph est à côté de lui, et monte après ; le postillon noir agite son fouet, la chaise part, l'ombre s'abîme.* )

FIN DU PREMIER ACTE.

## ACTE II.

*Le théâtre représente une campagne agréable; à droite est la lisière d'un bois entouré d'un petit mur ruiné, avec une brèche fermée par des ronces et des épines; au-dessus on aperçoit une faible portion d'un cloître gothique; à gauche est un obélisque en pierre avec un piédestal et trois marches en granit rouge. On lit cette inscription en lettres d'or: A JEANNE D'ARC; du même côté, dans le fond, est un petit pont ruiné qui traverse la scène; en biais, au milieu d'un poteau sur lequel on lit: ROUTE D'ORLÉANS dans le lointain, on découvre la ville et ses remparts.*

## SCENE PREMIERE.

LALONDE fils, PIETREVILLE.

*(On voit Lalonde et Piétreville entrer en scène par la brèche en écartant les ronces et les épines; Lalonde est pâle et défait).*

PIÉTREVILLE.

Allons, mon cher Lalonde, du courage, calme ces vaines terreurs; quel témoin pourrions-nous redouter? hier une nuit profonde a favorisé ma vengeance, et nous sommes certains maintenant que la terre couvre notre victime.

LALONDE *(écoutant)*.

Silence, Piétreville!

PIÉTREVILLE.

Qu'as-tu encore?

LALONDE.

J'ai cru qu'on nous poursuivait.

PIÉTREVILLE.

Tu t'abuses.

LALONDE *(d'une voix tremblante)*.

Tu en es bien sûr, nous n'avons été vus de personne

PIÉTRVILLE.

De personne : nos précautions étaient si bien prises ; qu'au château on n'aura pas remarqué notre absence.

LALONDE.

Notre crime est horrible.

PIÉTRVILLE.

Il était nécessaire : Olivier eût toujours été un obstacle à mon union avec ta sœur.

LALONDE.

Mais n'était-il pas d'autres moyens ?

PIÉTRVILLE.

C'était le seul : la disparition d'Olivier le jour de la signature de son contrat de mariage me laisse le champ libre. Dès aujourd'hui je me déclare ; irrité de l'affront qu'il croira avoir reçu , monsieur Lalonde n'hésitera pas à me donner sa fille : j'épouse ; je te fais la remise des sommes considérables que tu me dois ; je t'en prête ou je t'en donne d'autres , et nous sommes très-heureux.

LALONDE.

Heureux ! . . . . Piétrville , je te l'avoue , j'éprouve une terreur dont je ne suis pas le maître : on connaît la haine que tu portes à Olivier ; d'exactes perquisitions seront faites , et si l'on vient à découvrir . . .

PIÉTRVILLE.

Ne crains rien , tout restera enseveli dans le plus profond mystère ; nul regard curieux n'a vu déposer dans la terre les dépouilles mortelles d'Olivier.

LALONDE.

Et moi , je crois le voir encore : comme il se débattait ! . . . avec quelle force il serrait sur son cœur cet écrit signé de son sang et de celui de Beaudoin ! et ses dernières paroles , ces paroles terribles , sont-elles sorties de ta mémoire ? . . . « Assassins , a-t-il dit , vous n'échapperez point » au glaive de la justice ! . . . » Je voulais lui laisser la vie , mais toi . . . Fatale passion du jeu , où m'as-tu conduit !

PIÉTRVILLE.

Tiens , prends ce porte-feuille comme une marque de mon aveugle confiance ; il renferme tous les billets . . . . O ciel ! ce porte-feuille n'est pas le mien.

LALONDE ( *le lui arrachant des mains* ).

C'est celui d'Olivier. ( *Il l'ouvre et en tire un papier.* ) Que vois-je ! voilà encore ce papier mystérieux que je suis sûr moi-même d'avoir anéanti.

PIÉTRVILLE.

Ton trouble était si grand... donne... donne... avant peu il deviendra la proie des flammes. (*Le bruit de la murette se fait entendre.*)

LALONDE.

Silence ! on vient.

## SCÈNE II.

LES PRÉCÉDENS, VILLAGEOIS, VILLAGEOISES, JACQUES.

JACQUES.

Venez donc, vous autres... nous n'avons pas de tems à perdre, si nous voulons arriver avant la nuit chez monsieur Lalonde. (*Apercevant Lalonde et Piétrville.*) Eh ! bien, qu'est-ce que je vois donc là ? Comment, c'est vous, monsieur Théodore ? Votre serviteur, monsieur Piétrville ; que diable faisiez-vous donc là, dans le fin fond de la forêt de Sercotte, à cette heure-ci, et un jour comme celui-ci !

PIÉTRVILLE.

C'est une partie de chasse que nous avons projetée depuis long-tems.

JACQUES.

Eh ! bien, vous avez joué de malheur, car je ne vois rien, mais absolument rien, dans votre carnier.

PIÉTRVILLE.

Il est vrai ; nous avons été d'une maladresse...

JACQUES.

Ah ça, not' jeune maître ; qu'est-ce qu'on dit donc comme ça ; on raconte que depuis ce matin on n' sait ce qu'est devenu monsieur Olivier ?

LALONDE (*hors de lui*).

Comment ! on sait déjà !...

JACQUES.

Ah ! ça, c'est donc bien vrai, ce qu'ils disent tout bas, que monsieur Olivier a disparu, on ne sait comment, ni pourquoi ?

PIÉTRVILLE.

Il est parti de très-bonne heure pour la ville ; sans doute que quelques affaires importantes auront retardé son retour.

JACQUES.

Pardine, moi, j' vois ce que c'est ; ce seront les emplettes du mariage ; il aura voulu donner à mam'selle Eugénie queuq' grand témoignage de son amour, et on l'aura fait attendre plus qu'il ne pensait.

PIÉTREVILLE.

Jacques a raison, et sans doute que nous allons le retrouver au château. Sans adieu, mes amis; ne vous faites pas attendre, la fête commencera de bonne heure.

JACQUES.

Laissez faire, monsieur Piétreville, j' serons chez monsieur Lalonde presque aussitôt qu' vous; j' n' attendons plus que les ménétriers, qui ont fait une station sur la route, à l'auberge de la Croix-Blanche, et j' nous remettons de suite en chemin.

PIÉTREVILLE (*en s'en allant*).

Au revoir, mes amis. (*A Lalonde, en l'entraînant.*) Rappele toute ta fermeté, et songe au danger que nous courons si le plus léger soupçon vient à planer sur nous.

## SCÈNE III.

JACQUES, LES PAYSANS.

JACQUES (*aux Paysans*).

Dites donc, vous autres, pour un frère qui marie sa sœur demain, que pensez-vous de la gaieté de monsieur Théodore?

UN PAYSAN.

Tais-toi donc, on dirait qu'il vient d' l'enterrement.

JACQUES.

Oui, c'est bien vrai; jarnigué! si toutes les personnes de la noce ressemblent au frère, elle s'ra gaie la nocel! Tiens, veux-tu que j' te disions, monsieur Théodore ne me revient pas du tout... on racontons de lui des choses....

LE PAYSAN.

Et qui ne sont pas belles. — Comment donc, monsieur Lalonde, qui est bon, comme le bon pain, peut-il avoir un fils comme celui-là!

JACQUES.

Tais-toi donc, son fils! s'il fallons croire le vieux berger Pierre, le sorcier du village, il y a eu du mic mac dans cette affaire; ils disent comme ça qu' monsieur Théodore n'est pas monsieur Théodore; mais on n'a jamais rien su de positif à cet égard, et tout ça est tombé dans l'oubli.

LE PAYSAN.

Ah! et monsieur Olivier aura sans doute fait venir à sa noce monsieur Beaudoin, son inséparable, comme nous l'appelons dans le pays.

JACQUES.

Pas du tout, monsieur Beaudoin et monsieur Olivier étions tous les deux rivaux; monsieur Beaudoin s'est sacrifié pour son ami, et voilà la raison qui l'avont fait partir pour Paris.

LE PAYSAN.

Ah! dame, je n' savions pas tout ça, mais j' n'en sommes pas étonné; tout ce que j'avons entendu raconter sur leur amitié... il paraît que c'est de ces amitiés....

JACQUES.

Qui résistons à la mort. ( Ici on entend le roulement de voitures. ) Eh! bien, qu'est-ce que c'est que ce bruit?

LE PAYSAN ( qui s'est avancé du côté d'où venait le bruit ).

Ah! mon dieu, voyez donc vous autres qu'est-ce qui vient à nous?

JACQUES.

O ciel! sauvons-nous, c'est la voiture du diable!

TOUS ( en se sauvant et poussant des cris de terreur ).

Oui, oui, c'est la voiture du diable.

#### SCÈNE IV.

( La voiture dans laquelle Beaudoin est monté au premier Acte paraît: elle s'arrête au milieu du théâtre; L'ombre d'Olivier sort des ruines. — Beaudoin descend de la chaise de poste; Olivier fait faire quelques pas à son ami, lui montre de la main les ruines du vieux cloître, et lui dit d'un ton sépulcral: )

L'OMBRE.

Beaudoin, c'est ici.

( Changement. ) Le théâtre représente un salon ouvert sur des jardins, au fond une terrasse.

#### SCÈNE V.

M. LALONDE, EUGENIE, ensuite THEODORE ET PIETREVILLE.

LALONDE père ( à la cantonade ).

Aussitôt qu'on le verra paraître, n'oubliez pas de m'avertir.... Ah! ah! vous voilà, messieurs; concevez-vous quelque chose à l'absence d'Olivier? se faire attendre pour la signature de son contrat de mariage! je suis d'une inquié-



tude.... ( *Avec humeur.* ) Je sais bien que personne ici ne partage mes craintes ni ma vive impatience.

EUGÉNIE.

Vous nous jugez mal, mon père ; il suffit qu'Olivier vous soit cher, pour que nous prenions intérêt à son sort.

LALONDE fils.

Quand je n'aurais pas pour lui l'amitié d'un frère, serais-je donc si blâmable ? un homme qui s'est emparé de votre tendresse, de votre confiance....

M. LALONDE.

J'espère n'avoir jamais à m'en repentir.

PIÉTRVILLE.

Quant à moi, monsieur, je le désire sincèrement ; mais....

M. LALONDE.

Que voulez-vous dire, monsieur ? pendant tout le tems qu'Olivier dirigea mes opérations commerciales, je n'eus qu'à me louer de son zèle et de sa probité.

PIÉTRVILLE.

Mon dieu, monsieur Lalonde, moi, je n'affirme rien... Je pense seulement qu'on pourrait tirer des conjectures assez singulières sur ce brusque départ, surtout au moment de devenir l'époux de la charmante Eugénie ; et qu'à moins d'un dérangement dans ses affaires....

M. LALONDE.

Arrêtez, monsieur ; quelque bizarre que puisse vous paraître la conduite d'Olivier, il ne vous appartient pas d'élever des soupçons injurieux à son honneur.

( *Grand bruit au dehors ; des cris au secours ! au secours ! se font entendre.* )

LALONDE.

Quel est ce bruit ? d'où proviennent ces cris ?

( *Mouvement d'inquiétude de la part de Piétrville.* )

## SCÈNE VI.

LES MÊMES, JACQUES.

JACQUES ( *d'un air effrayé* ).

Au secours ! au secours ! ouf ! je n'en puis plus ; je suis un homme mort.

EUGÉNIE.

Qu'y a-t-il donc ?

JACQUES.

Ah! mam'selle, c'est une visite à laquelle vous étiez loin de vous attendre.

M. LALONDE.

Une visite!

JACQUES.

Le diable vient d'arriver au château, dans une chaise de poste toute noire, que j'avons déjà rencontrée dans la forêt; à son approche, le pont-levis s'est abattu de lui-même, et les battans de la grande porte se sont ouverts avec un fracas épouvantable.

EUGÉNIE.

Que signifie?...

JACQUES.

A peine la voiture était-elle entrée dans la grande cour, qu'un homme, d'une grandeur démesurée, en est descendu précipitamment, et s'est élancé vers l'escalier.. tenez... l'entendez-vous? le voilà qui accourt... Ah! miséricorde! c'est fait de nous! (*Il se cache la tête dans ses mains.*)

(*Etonnement général.*)

M. LALONDE.

Il extravague... Si c'était Olivier... (*Suivi d'Eugénie, il va à la rencontre du personnage qui arrive.*)

## SCÈNE VII.

LES MÊMES, BEAUDOIN.

M. LALONDE.

Eh! c'est monsieur Beaudoin.

EUGÉNIE (*à part*).

Beaudoin!

BEAUDOIN.

Mon arrivée doit vous étonner; mais un devoir sacré à remplir....

M. LALONDE.

Nous apporteriez-vous des nouvelles de votre ami? allons-nous connaître enfin les motifs qui depuis ce matin l'ont éloigné de ces lieux; ah! parlez, parlez, je vous en conjure... avez-vous vu Olivier?

BEAUDOIN.

Je l'ai vu...

M. LALONDE *avec joie.*

Je respire.

LALONDE ( *bas à Piétreville* ).

Ai-je bien entendu !

PIÉTREVILLE ( *bas à Lalonde* ).Je ne sais que penser. ( *Haut à Beaudoin.* ) Vous venez , dites-vous de quitter Olivier ?BEAUDOIN ( *avec intention* )

A peu de distance de ce château.

LALONDE ( *à Piétreville* ).

Que dit-il ?

PIÉTREVILLE ( *bas à Lalonde* ).

Silence !...

BEAUDOIN ( *à part* ).

Quelque pénible que soit ma position , suivons les ordres de mon malheureux ami. ( *Haut.* ) Un événement extraordinaire a forcé Olivier de s'absenter , et n'ayant pu vous voir ni vous écrire , il s'en est rapporté à ma tendre amitié pour dissiper vos craintes ; je ne puis encore vous révéler les motifs qui le guident ; avant peu , vous connaîtrez son secret. . . . tout ce que je puis vous dire , c'est que rien ne doit être changé aux dispositions déjà prises pour célébrer son hymen avec mademoiselle Eugénie.

M. LALONDE ( *bas à Eugénie* ).

Je devine ; c'est une surprise qu'il te prépare , ce cher Olivier ! je le reconnais là : toujours aimable , prévenant. ( *Haut.* ) Monsieur Beaudoin , votre présence m'est infiniment agréable , et je m'empresse de vous témoigner le plaisir qu'elle me cause. . . . Je me flatte que vous resterez à la fête et aux noces de votre ami. . . . Mais , pardon , j'ai quelques ordres à donner , tout mon monde à recevoir. . . . Je vous laisse avec ma fille et ces messieurs ; ( *à Jacques* ) suis moi.

JACQUES ( *bas à M. Lalonde* ).

Si ce n'est pas le diable , vous allez voir que du moins il en a l'équipage. ( *Ils sortent.* )

## SCÈNE VIII.

LALONDE fils , PIÉTREVILLE , EUGÉNIE ,  
BEAUDOIN.LALONDE ( *bas à Piétreville* ).

L'arrivée de Beaudoin , ses paroles , tout cache un affreux mystère , qu'il est important d'éclaircir.

PIÉTRVILLE (*bas à Lalonde*):

Un entretien avec lui devient indispensable.

LALONDE.

Eugénie ! vous n'accompagnez pas. . . .

EUGÉNIE (*avec embarras*).

Je dois veiller aux préparatifs de la fête, et tout ici n'est pas encore disposé.

PIÉTRVILLE (*bas à Lalonde*).Insister, ce serait peut-être éveiller les soupçons ; éloignons-nous : pendant le bal, nous trouverons bien le moment. . . . (*Il sort suivi de Lalonde.*)

## SCÈNE IX.

EUGÉNIE, BEAUDOIN.

EUGÉNIE.

J'ai désiré être seule avec vous, monsieur Beaudoin, dans l'espérance d'avoir de plus amples détails sur l'absence de votre ami. . . Elle m'étonne à un point. . . .

BEAUDOIN.

Je ne puis rien ajouter à ce que j'ai eu l'honneur de vous dire ; je suis lié par un serment solennel ; mais l'instant n'est pas éloigné où la vérité tout entière sera connue.

EUGÉNIE.

Vous vous méprenez peut-être sur les motifs de mes questions, et cependant, vous, vous plus que tout autre, devriez pouvoir lire au fond de mon cœur. . . . Avez-vous donc oublié qu'en donnant ma main à Olivier, je n'obéis qu'aux ordres de mon père ? . . .

BEAUDOIN.

Non, je ne perdrai jamais le souvenir du jour où le devoir me força de m'éloigner ; pouvais-je mettre obstacle au bonheur de mon ami ? je lui sacrifiai mon amour, et, le cœur brisé, je pris congé de vous, non sans entendre de votre bouche même l'expression de vos regrets.

EUGÉNIE.

Jugez donc si le départ d'Olivier a dû m'affliger, et si je puis désirer son retour ; je rends justice à ses aimables qualités, je fais des vœux pour son bonheur ; mais, je ne crains pas de le dire, je voudrais qu'il pût mettre mon père à même de le dégager de sa parole.

BEAUDOIN.

Eh ! quoi, je serais assez heureux pour avoir triomphé

de l'absence... Eugénie ! ah ! s'il est vrai que votre cœur... je puis un jour vous obtenir... Oui, je m'abandonne à ce doux espoir... et j'ose vous donner l'assurance que l'hymen que vous redoutez ne s'accomplira pas.

EUGÉNIE.

Il se pourrait !... ah ! parlez, parlez !

BRAUDOIN.

Celui qui demain devait vous conduire à l'autel, le malheureux Olivier enfin... (*Tout à coup il s'arrête, effrayé de ce qu'il allait dire ; puis il reprend avec l'accent du désespoir.*) Grand dieu ! qu'allais-je dire ! (*A part, en parcourant le théâtre.*) Ombre de mon ami... pardonne... pardonne-moi ; l'amour allait me faire trahir mes sermens... tu vois mon repentir... ne m'accable point de ton juste courroux. (*Haut à Eugénie.*) Eugénie, laissez-moi vous fuir, (*Il sort.*)

## SCÈNE X.

### EUGÉNIE, L'OMBRE D'OLIVIER.

L'OMBRE. (*sortant des entrailles de la terre.*)

Eugénie !!

EUGÉNIE (*à part*).

Juste ciel ! c'est Olivier. Eh ! quoi c'est vous, vous ici ?

L'OMBRE.

Eugénie, calmez-vous ; je connais votre surprise... Vous m'avez cru loin de ces lieux, et pourtant je ne les ai point quittés.

EUGÉNIE (*d'une voix tremblante*).

Votre ami nous avait assuré...

L'OMBRE.

Il n'a agi que par mes ordres... Je ne dois point me montrer à tous les yeux ; bientôt, je retournerai dans ma demeure secrète ; je n'en devais plus sortir, mais Dieu l'a voulu...

EUGÉNIE (*à part*).

Quel ton !... D'où vient que son aspect m'intimide, et me cause une terreur que je ne puis surmonter ; mon cœur bat avec force...

L'OMBRE.

Eugénie, je vous dégage de votre promesse... Ne cherchez point à cacher la satisfaction que vous cause cette nouvelle. Je ne fus point aimé de vous... Un autre possède votre cœur.

EUGÉNIE.

Jamais je n'eusse osé vous en faire l'aveu.

L'OMBRE.

Je connais vos pensées les plus secrètes ! J'ai lu dans votre âme ; mon absence et le retour de mon ami ont fait palpiter votre cœur de joie et d'espérance. N'attendez aucun reproche de ma part ; je viens vous apporter le bonheur ; Beaudoin sera votre époux.

EUGÉNIE.

Beaudoin, mon époux !

L'OMBRE.

Il s'était sacrifié pour son ami ; tant d'amour et de dévouement recevront leur récompense... Mais jurez moi de taire à tous les habitans du château, tout ce que vous venez d'entendre.

EUGÉNIE.

Je vous le jure... Mais pourquoi nous faire... Vous dérober à tous les regards ?

L'OMBRE.

Vous connaîtrez avant peu cet affreux mystère, et vous frémirez.

EUGÉNIE.

Que dites-vous ? Vos jours seraient-ils en danger ?

L'OMBRE.

Olivier n'a plus rien à craindre de la vengeance ou de la perfidie des hommes ; mais l'heure m'appelle auprès de Beaudoin... Eugénie, vous me reverrez avant peu, mais ce sera pour la dernière fois ; je serai visible aux yeux de tous, et ma présence jettera l'épouvante et la consternation parmi ceux dont l'âme est en proie à la crainte et la conscience bourrelée de remords (*il disparaît*).

## SCÈNE XI.

EUGÉNIE, (*d'abord seule et ensuite*) LALONDE fils,  
PIÉTRVILLE.

EUGÉNIE.

Ce ton solennel. Ces paroles mystérieuses... Je m'y perds (*elle est absorbée dans ses réflexions, Lalonde fils, et Piétrville paraissent*).

LALONDE (*bas à Piétrville*).

Je ne puis résister plus long-tems à ma vive inquiétude.. Il faut absolument que je l'interroge.

PIÉTRVILLE (*bas à Lalonde*).

Il n'est plus dans ce salon.

LALONDE.

Engénie. Où est l'ami d'Olivier ?

EUGÉNIE.

Je l'ignore... Mais Olivier lui-même pourra vous en instruire.

PIÉTREVILLE et LALONDE.

Olivier ! ( ils demeurent stupéfaits ; Eugénie les regarde avec étonnement ; moment de silence ).

EUGÉNIE ( prenant la parole ).

Il me quitte à l'instant.

PIÉTREVILLE ( avec force ).

C'est impossible.

EUGÉNIE.

Je vous le répète , je viens de lui parler.

LALONDE.

Vos sens vous ont abusée ; Olivier n'habite plus ces lieux...

EUGÉNIE ( avec force ).

Il est dans ce château ; il vous sera facile de vous en convaincre vous-mêmes ( elle sort ).

## SCÈNE XII.

PIÉTREVILLE , LALONDE fils.

( Toute cette scène doit être dite à demi voix et très-posément. )

LALONDE ( dans le plus grand trouble ).

Je l'ai vu sanglant... expirer sous nos coups..... Ma sœur , et Beaudoin...

PIÉTREVILLE.

Ils nous en ont imposé.

LALONDE ( au plus haut degré d'égarément ).

La terre aurait-elle rejeté de son sein les restes inanimés de notre victime , et son ombre courroucée viendrait-elle en ces lieux pour demander , pour obtenir justice.

PIÉTREVILLE.

Olivier n'est plus , et son image sanglante ne s'est point échappée de la tombe pour venir nous accuser. Non , ce n'est pas elle que je redoute , mais c'est un homme , dont l'indiscrétion peut nous mener à l'échafaud. Beaudoin...

LALONDE:

Beaudoin !

PIÉTRVILLE.

Il connaît notre crime ; il a voulu nous éprouver, et jeter l'épouvante dans nos âmes, et sa sœur se sera prêtée à ses desseins

LALONDE.

Nous sommes perdus.

PIÉTRVILLE.

Perdus ! Un rien t effraye , t'embarrasse. Est-il donc si difficile de s'assurer du silence d'un homme ?

LALONDE.

Il faudrait alors, . . .

PIÉTRVILLE.

Près de celle d'Olivier, creuser une nouvelle tombe . . . J'aperçois le valet de Beaudoin ; on peut adroitement tirer de lui quelques renseignements utiles.

### SCÈNE XIII.

LES MÊMES, JOSEPH.

PIÉTRVILLE.

Joseph, où est votre maître ?

JOSEPH.

Ma foi, Messieurs, j'allais vous demander si vous l'aviez vu . . . Moi-même je le cherche, pour lui annoncer un événement extraordinaire.

LALONDE.

Un événement extraordinaire ! . . .

JOSEPH.

J'en tremble encore de peur . . . Et cependant, je devrais commencer à m'habituer . . . Dieu merci, depuis quelque tems, je ne vois que des choses surnaturelles.

PIÉTRVILLE.

Comment ?

JOSEPH.

Jugez vous-même . . . Il n'est pas encore neuf heures, eh ! bien, Messieurs, lorsque nous sommes partis de Paris, huit heures sonnaient à l'horloge de l'Hôtel de Ville, et . . .

PIÉTRVILLE (*l'interrompant*).

Plus de trente heures, dans un espace de tems aussi court !

JOSEPH.

Que je meurs, si je ne dis pas la vérité . . . Demandez plutôt à mon maître lui-même, ou à monsieur Olivier.



LALONDE (*à Piétreville*).

Olivier... Encore Olivier.

PIÉTREVILLE (*à Joseph*).

Comment, Olivier était avec vous, à Paris ?

JOSEPH.

Sans doute, et il ne nous a quittés que près d'ici, où nous sommes venus en chaise de poste, et Dieu sait quelle chaise de poste; non, jamais le vent n'alla aussi vite que nos chevaux noirs, excités par le fouet du silencieux postillon... Je n'osais ouvrir les yeux, et je me suis cru mort, au fracas épouvantable qui s'est fait entendre, lorsque la voiture est arrivée dans la cour du château.

LALONDE (*bas à Piétreville*).

Piétreville !...

PIÉTREVILLE (*de même*).

Rendons-nous dans les ruines du vieux cloître, et assurons-nous si la tombe renferme encore Olivier (*Ils sortent*).

## SCÈNE XIV.

JOSEPH (*seul*).

Il faut en convenir, pour un jour de fête, personne ici n'a l'air bien gai... Il n'y a pas jusqu'à mon maître, qui... Justement, il vient de ce côté... Je vais lui apprendre...

## SCÈNE XV.

JOSEPH, BEAUDOIN.

JOSEPH.

Grande nouvelle, Monsieur; la chaise de poste qui nous a amenés, vient de repartir aussi vite qu'elle était venue.

BEAUDOIN.

Joseph, je vous défends de parler à qui que ce soit de tout ce que vous avez pu voir, ou entendre d'extraordinaire, depuis notre départ de Paris.

JOSEPH.

Oui, Monsieur. (*à part, en sortant*) Ma foi je ne sais pas trop ce qui pourrait me rester à dire.

SCÈNE XVI.

BEAUDOIN.

( Quelques domestiques allument des bougies placées dans le salon ; des convives des deux sexes traversent le fond du théâtre. )

BEAUDOIN ( d'une voix émue ).

Une fête... Et mon malheureux ami n'est plus...

SCÈNE XVII.

BEAUDOIN, M. LALONDE, EUGÉNIE, CONVIVE

DES DEUX SEXES.

M. LALONDE.

Je vous le répète, Mesdames et Messieurs, nous reverrons bientôt Olivier ; n'est-ce pas, monsieur Beaudoin ( *Beaudoin s'incline, et fait un signe affirmatif* ). En attendant son heureux retour et l'arrivée des autres convives, rien ne s'oppose à ce que la fête commence.

BEAUDOIN ( à part ).

Cruelle erreur ! et c'est moi qui ai la tâche pénible de la détruire... Je n'ose jeter les yeux sur cet écrit ( *il le retire de son sein et le regarde* ). Aucun changement ; les assassins n'ont pas encore paru...

( *On se place, les quadrilles se forment.* )

BALLET.

( *Les contredanses finies, on reconduit les dames à leurs places ; des domestiques apportent des rafraîchissemens.* )

BEAUDOIN ( à part ).

Je suis au supplice. ( *Il jette encore les yeux sur l'écrit.* ) Rien encore n'annonce leur présence.

SCÈNE XVIII.

LES PRÉCÉDENS, LALONDE fils, PIETREVILLE.

M. LALONDE père ( à Eugénie ).

Ton frère et son ami sont absens ?

EUGÉNIE.

Les voici. (*Lalonde fils et Piétreuille entrent.*)BEAUDOIN ( *à part, au moment de remettre l'écrit dans son sein.* )

Quelle main invisible vient arrêter la mienne ! tous mes sens se glacent d'effroi ! Plus de doute ; mon cœur semble pressentir l'approche des meurtriers de mon ami. (*D'une main tremblante il ouvre de nouveau l'écrit, jette dessus un coup d'œil, regarde, et s'écrie.*) Grand dieu ! ces caractères se teignent de sang ! (*Il regarde autour de lui, aperçoit Lalonde fils et Piétreuille à une petite distance ; il pousse un cri horrible.*) Ah ! je les ai vus !!!

( *Il est saisi d'un mouvement convulsif ; on s'empresse autour de lui, l'étonnement et l'inquiétude se peignent sur tous les visages. Revenu à lui, Beaudoin se dégage de tous ceux qui l'entourent ; il parcourt le devant de la scène en se parlant à lui-même.* )

Quelle horreur ! le fils d'un homme respectable, un vil assassin ! et c'est moi. . . moi qui dois le traîner à l'échafaud. . . ah ! jamais. . . jamais.

EUGÉNIE.

Beaudoin, quel trouble subit vous agite ?

BEAUDOIN.

Le souvenir d'un crime affreux et la crainte du châti-  
ment réservé aux coupables.

LALONDE père.

Un crime affreux ! Quelle est donc la victime ?

BEAUDOIN.

Olivier !

TOUS LES PERSONNAGES, *excepté les deux assassins.*)

Olivier !

BEAUDOIN.

Il a expiré sous le fer de deux meurtriers.

LALONDE fils (*bas à Piétreuille*).

Tout est découvert !

LALONDE père.

Oh ! mon dieu, un forfait aussi noir demeurera-t-il im-  
puni ?

BEAUDOIN.

Non, il ne peut l'être.

LALONDE père.

Connaissez-vous les assassins.

BEAUDOIN.

Oui, je les connais.

LALONDE père,

Répondez... où sont-ils ?

BEAUDOIN.

En ma présence. (*On se regarde avec étonnement.*)LALONDE fils (*bas à Piétreville*).Nous sommes perdus ! (*Piétreville lui fait signe de se contenir.*)

LALONDE père,

Nommez-les ?

BEAUDOIN.

Qu'osez-vous demander ?

LALONDE père,

Nommez-les, vous dis-je ?

BEAUDOIN.

Plutôt mourir !

LALONDE père,

Au nom de votre ami, dites la vérité.

BEAUDOIN.

De mon ami ! eh ! bien, je parlerai... je parlerai...  
 (*Moment de silence ; Piétreville et Lalonde fils sont dans des angoisses terribles.*) Apprenez-donc... que les scélérats qui ont osé lever une main homicide sur Olivier... sont...  
 (*Il s'arrête.*) Non... non... je ne le puis... cet effort est au-dessus de mon courage... et mes sens affaiblis... Ma tête se perd... Mes forces m'abandonnent... mon cœur se brise... (*Il tombe sans connaissance ; on s'empresse de le secourir. La terreur de Lalonde fils est à son comble : il va se trahir ; Piétreville le retient.*)

PIÉTRVILLE (*bas à Lalonde fils*).

De la prudence, ou l'échafaud nous attend.

(*Tous les regards sont fixés sur Beaudoin ; l'ombre d'Olivier traverse la terrasse du fond, et étend les bras vers son ami évanoui.*)

La toile tombe.

FIN DU DEUXIÈME ACTE.

## ACTE III.

*Le théâtre représente une salle gothique; sur le mur du fond est un tableau de famille.*

## SCÈNE PREMIÈRE.

BEAUDOIN (*seul*).

Fut-il jamais un sort plus affreux que le mien ! Perdre une amante adorée, ou laisser impuni un crime abominable ! Je ne puis trahir l'amitié, et je ne saurais renoncer à Eugénie. Depuis quelques heures l'ombre d'Olivier ne s'est point montrée à mes yeux... Peut-être, justement irritée de ma désobéissance, a-t-elle choisi, pour assurer sa vengeance, un autre que Beaudoin. (*bruit*). Ciel !... Eugénie...

## SCÈNE II.

BEAUDOIN, EUGÉNIE.

EUGÉNIE.

Je vous cherchais... Je ne puis résister plus long-tems à ma vive inquiétude ; vos paroles ont jeté dans mon cœur la surprise et l'épouvante ; comment concilier l'assassinat d'Olivier avec l'entretien que j'eus avec lui... Avez-vous la certitude...

BEAUDOIN.

Eugénie, mêlez vos larmes aux miennes... Il n'est que trop vrai... Mon ami n'est plus.

EUGÉNIE.

Olivier n'est plus ! Vous connaissez ses assassins, avez-vous dit... Ils étaient en votre présence, et vous avez refusé de les nommer... Un motif bien puissant a pu seul... Je cherche à pénétrer ce mystère, et je crains en même tems... Mais quelle idée terrible vient frapper tout-à-coup mes esprits... Je n'en saurais douter, Piétréville est l'assassin d'Olivier.

BEAUDOIN.

Oui Piétréville est l'un des assassins.

EUGÉNIE.

L'un des assassins... Ils étaient deux, je me rappelle ; mais le complice de Piétreville, quel est-il ?... Beaudoin, au nom de tout ce qui vous est cher, parlez, délivrez-moi d'une incertitude mille fois plus cruelle que la mort... Vous gardez le silence ; vos regards attendris évitent les miens... (à part) Quels affreux soupçons... Si c'était... Grand Dieu ! Je n'ose y penser sans frémir... L'amitié qui lie mon frère à Piétreville... Les rapports d'intérêt qui existent entre eux, et mille circonstances... Plus de doute... C'est lui (*haut, avec l'accent du désespoir*). Beaudoin, tout est connu, ma bouche se refuse à prononcer le nom du monstre qui n'a pas craint de s'associer à un tel forfait... mais le trouble dont je suis agitée, les larmes que je répands, vous l'apprennent assez.

BEAUDOIN (*troublée*).

Eugénie ! !...

EUGÉNIE.

Eugénie connaît toute l'étendue de son malheur, et elle vous implore pour un homme indigne de votre pitié, sans doute, mais qu'une révélation fatale conduirait à la mort.

BEAUDOIN.

Eh ! bien, jugez de l'horreur de ma situation et des tourmens que j'endure... J'ai promis, j'ai juré de livrer à l'échafaud les assassins d'Olivier.

EUGÉNIE.

Non, vous n'accomplirez point ce funeste serment, vous ne couvrirez point une famille entière d'opprobre et d'infamie... C'est votre amante désolée qui vous en conjure à genoux.

BEAUDOIN.

Que faites-vous, Eugénie !

EUGÉNIE.

Je demande grâce pour celui que je n'ose plus appeler mon frère. Beaudoin, au nom de notre amour, au nom de l'honneur et d'un malheureux père, jurez de ne jamais divulguer le nom des deux coupables, ou à l'instant même Eugénie expire à vos pieds.

BEAUDOIN (*la relevant*).

Au nom du ciel, calmez-vous ; votre espérance ne sera pas vaine... Eugénie, vous l'emportez sur la voix impérieuse du devoir... Eh ! comment résister à vos prières, à vos larmes... Dût-il m'en coûter le jour, l'honneur de votre famille restera sans tache... Piétreville et son com-

plique vivront ; leur crime est connu de moi seul ; je renfermerai dans mon sein ce funeste secret , et je fais ici le serment de ne point dénoncer . . .

( *Un violent coup de tonnerre se fait entendre ; la foudre éclate et vient frapper le tableau de famille qui est au fond de la salle ; à la place d'un des ancêtres de Lalonde , paraît la figure d'Olivier ; une voix sépulcrale se fait entendre , et prononce ces mots :*

**Mort aux assassins ! Malheur au parjure !**

*Beaudoin demeure interdit ; Eugénie pousse un cri d'effroi , et tombe évanouie dans les bras de son amant ).*

### SCÈNE III.

LES PRÉCÉDENS , PLUSIEURS INVITÉS DES DEUX SEXES ,  
QUELQUES DOMESTIQUES.

( *Ils arrivent au bruit ; on s'empresse autour d'Eugénie , on lui prodigue des secours ; l'ombre a disparu ).*

BEAUDOIN.

Chère Eugénie . . . Revenez à vous . . . Reconnaissez vos amis.

EUGÉNIE ( *étonnée* ).

Grand Dieu ! Ce n'était pas un rêve . . . Mes sens ne m'ont point abusée . . . Une voix sépulcrale a fait entendre de sinistres paroles . . . La foudre a éclaté sur nos têtes , et le plus étonnant prodige . . . ( *elle désigne le tableau de famille* )  
Ah ! fuyons , fuyons ces lieux , où tout respire la terreur et l'effroi , où tout annonce la présence de la mort.

( *Tous se sauvent épouvantés et entraînent Eugénie* ).

### SCÈNE IV.

BEAUDOIN , L'OMBRE D'OLIVIER.

( *Beaudoin immobile n'ose lever les yeux sur son ami . Olivier descend lentement les degrés qui sont formés en devant du mur du fond frappé par la foudre ; il s'approche de Beaudoin , le regarde tristement et d'un air peiné . Moment de silence* ).

L'OMBRE D'OLIVIER.

Beaudoin, ma présence t'importune... Bientôt tu cesseras de me voir (*mouvement de Beaudoin*). L'amour exerce sur ton âme un empire absolu... Suis le penchant qui t'entraîne.. Mais, puisque les sermens de venger un ami ont été sitôt oubliés, rends-moi cet écrit, dont les caractères tracés avec mon sang te reprocheraient sans cesse ton parjure.

BEAUDOIN.

Jamais, non jamais, cette promesse ne quittera mon cœur...

L'OMBRE D'OLIVIER.

Eh! bien, si l'amitié n'a point perdu ses droits, pourquoi ma mort n'est-elle pas encore vengée?... Revenus de leur première terreur, en comptant sur l'impunité, Lalonde et Piétreville ont retrouvé toute leur audace... Ce triomphe doit-il être durable, et le crime demeurera-t-il long-tems impuni? Songe à tes sermens!!... Si dans une heure mes assassins ne sont point connus, dans une heure tous les liens de l'amitié seront pour jamais rompus entre Beaudoin et Olivier (*l'ombre s'éloigne*).

## SCÈNE V.

BEAUDOIN, PIÉTREVILLE, LALONDE fils,  
LALONDE père, TOUS LES CONVIVES DE LA FÊTE.

LALONDE père.

Beaudoin, il faut enfin que vous vous expliquiez. Personne n'a voulu quitter le château avant que vous n'ayez révélé le mystère qui a jeté la terreur parmi nous; il va de notre honneur, que vous dissipiez à l'instant même les soupçons que vos étranges discours ont fait naître.

PIÉTREVILLE (*à Beaudoin*).

Eh quoi, Monsieur, sans égard pour une famille respectable et de nombreux amis, dont la conduite fut toujours exempte de reproches, vous avez osé lever sur nous des soupçons injurieux... Mais la ruse est trop grossière, et tout cet appareil mystérieux n'est peut-être qu'un moyen employé pour cacher un crime, dont vous-même pouvez être l'auteur.

(*Mouvement de surprise de tous les personnages qui entourent Beaudoin*).



LALONDE fils.

Vous étiez le rival d'Olivier; Olivier allait devenir l'époux de ma sœur.... On sait ce que peuvent l'amour et le désespoir dans un cœur dédaigné.

LALONDE père (à Beaudoin).

Je suis loin de partager de tels sentimens.... mais j'ai le droit de me plaindre de votre silence, et d'exiger que vous le rompiez.

BEAUDOIN.

Soyez tous dans une heure auprès des ruines du vieux cloître.

(*Au nom du vieux cloître, Lalonde fils et Pièreville perdent toute contenance*).

LALONDE père (à toute la société).

Dans une heure.

(*L'assemblée se disperse dans le plus profond silence. Beaudoin sort après avoir jeté un regard courroucé sur les deux meurtriers. — Le théâtre change et représente les ruines du vieux cloître; sur un des côtés est un amas de pierres et de terre: c'est la tombe d'Olivier; au fond est un torrent; on distingue les murs à moitié détruits de l'ancien clocher du couvent; une cloche y est encore; il fait clair de lune.*

## SCENE VI.

(*Au moment du changement, l'Ombre d'Olivier est assise sur sa tombe; un léger bruit se fait entendre; l'Ombre s'abîme*).

## SCENE VI.

PIÈREVILLE, LALONDE fils.

(*Ils arrivent avec les plus grandes précautions, et en faisant le moins de bruit possible; ils sont pâles et défaits*).

PIÈREVILLE.

Nous n'avons pas un moment à perdre, il faut faire disparaître les traces de notre crime, reculer sous ses ruines la tombe d'Olivier.

LALONDE fils.

Jamais je n'aurai ce courage.

PIÉTRVILLE.

Rien ne peut être impossible pour nous ; nous courons le même danger , unissons-nous pour l'éloigner.

LALONDE.

L'idée de revoir la dépouille sanglante de notre victime est au-dessus de mes forces.

PIÉTRVILLE (*l'entraînant*).

Suis-moi ; ou je t'abandonne au sort qui t'est réservé. J'ai de l'or , les moyens de me soustraire par une prompte fuite au danger qui m'environne ; mais toi , sans aucune ressource , sans énergie , rien ne pourrait te dérober à l'échafaud , et seul tu payerais de ta tête noire crime. Allons , viens , te dis-je , il y va de la vie.

LALONDE.

Quoi ! tu aurais la lâcheté de m'abandonner ?

PIÉTRVILLE.

D'un moment à l'autre Beaudoin peut venir , il faut agir.

LALONDE (*faisant quelques pas*).

Où , où , hâtons-nous . . . Mais . . . je ne puis me soutenir . . . Une sueur froide inonde mon visage . . . (*il tire de sa poche un mouchoir , un papier en tombe*) Quel est ce papier ? (*il le développe*) Grand Dieu ! encore cette promesse écrite en caractères de sang ! . . . et je te l'avais donnée ?

PIÉTRVILLE (*la prenant*).

En croirais-je mes yeux ? Mais je l'ai moi-même livrée aux flammes !

LALONDE.

Misérable ! je devine ton projet : c'est toi qui m'as remis ce fatal écrit. Si nous avons été arrêtés , il m'accusait , et tu espérais encore échapper au glaive des lois . . . Désabuse-toi : si je tombe dans les fers , je nommerai mon complice.

PIÉTRVILLE.

Cher Lalonde , je te jure sur l'honneur . . .

LALONDE.

C'est un assassin qui parle d'honneur !

PIÉTRVILLE.

Tu m'accuses injustement ; (*déchirant le papier*) regarde si je veux ta perte (*il jette les débris du papier mystérieux dans le torrent ; les eaux deviennent rouges*). Grand Dieu !

LALONDE (au dernier degré de la terreur).

Le Ciel demande vengeance !

PIÉTRVILLE.

( On entend le bruit de quelques pas ).

Quelqu'un s'avance, fuyons !

LALONDE.

Que m'importe les hommes ! Dieu n'est-il pas contre nous....

PIÉTRVILLE.

Le bruit se rapproche, dérobons-nous à tous les regards. Ces ruines nous offrent une retraite assurée.... Viens, Lalonde.... viens, te dis-je.... ( il cherche à entraîner Lalonde, et se cache dans les ruines ).

### SCENE VIII.

LALONDE fils, EUGÉNIE.

EUGÉNIE (arrétant son frère au moment où il va s'éloigner).

Arrête, malheureux !.... Je te cherchais....

LALONDE (à part).

Ciel ! ma sœur....

EUGÉNIE.

Où te retrouvai-je ?.... N'est-ce pas ici qu'Olivier a été immolé !.... N'est-ce pas ici que Beudoïn va nommer ses assassins ! !

LALONDE (à part).

Elle sait tout. (haut) Viens-tu me reprocher mon crime ? N'ai-je pas assez de mes remords ! !

EUGÉNIE.

Je viens t'arracher à l'échafaud ! Il faut faire.... aller au-delà des mers cacher notre honte et ton forfait.

LALONDE.

Que dis-tu ?.... Tu voudrais.... Eugénie.... Oh ! ma sœur....

EUGÉNIE.

Ne me remercie pas... ce n'est pas même un reste de pitié qui m'implore pour toi ; mais si tu reçois le prix de ton crime, mon père, couvert d'opprobre, succombera à sa douleur.... et c'est lui.... lui seul, que je veux sauver en assurant la fuite de l'assassin d'Olivier... Ecoute... toi et ton complice, trouvez-vous dans un quart-d'heure à l'obélisque de la forêt... un homme, accompagné de deux chevaux, vous y attendra... il te remettra de l'or... ne

perdez pas un instant... que le jour vous retrouve loin d'ici... adieu! (*Elle sort.*)

LALONDE (*cherchant à l'arrêter*).

Ma sœur!

## SCENE IX.

LALONDE fils, PIÉTRVILLE.

PIÉTRVILLE (*arrivant avec mystère*).

Lalonde!

LALONDE (*se détournant et allant à Piétrville avec empressement.*)

Nous sommes sauvés!... ma sœur nous donne les moyens de fuir.

PIÉTRVILLE.

Que parles-tu de fuir?... notre secret n'en sera pas moins divulgué... d'ailleurs mille dangers nous attendent... Je connais un moyen d'assurer notre repos, et de conserver la fortune et l'honneur....

LALONDE.

Il se pourrait!

PIÉTRVILLE.

Tiens, regarde...

LALONDE (*après avoir regardé*).

C'est Beaudoin.

PIÉTRVILLE (*après avoir regardé de tous côtés et avec l'accent d'une joie féroce*).

Il est seul!

LALONDE.

Seul.

PIÉTRVILLE (*regardant autour*).

L'imprudent!

LALONDE.

Que dis-tu?

PIÉTRVILLE.

Il va rejoindre Olivier.

LALONDE.

Grand dieu!

PIÉTRVILLE.

Les Inséparables vont reposer dans le même tombeau!

LALONDE.

Que vas-tu faire?... encore un crime... et nous pouvons fuir!...

PIÉTREVILLE.

Il n'est plus tems. (*Tirant son poignard.*) Allons, imite-moi...

LALONDE (*tirant aussi son poignard, et dans le plus grand trouble*).

Ma destinée est accomplie.

## SCÈNE X.

LES MÊMES, BEAUDOIN.

(*Beudoïn arrive lentement, et s'approche de la tombe d'Olivier. Piétreville et Lalonde, qui se sont retirés dans le fond du théâtre, observent tous ses mouvemens.*)

BEAUDOIN.

L'amitié l'emporte !... Eugénie, tu es à jamais perdue pour moi. (*S'agenouillant auprès du tombeau.*) Olivier, tu seras vengé....

(*Piétreville et Lalonde se précipitent sur lui : ils le prennent chacun par une main et cherchent à l'entraîner dans les ruines.... Beudoïn se débat.*)

PIÉTREVILLE.

Ta dernière heure a sonné.

(*Ici la cloche, qu'on voit encore suspendue dans les ruines du vieux cloître, sonne d'elle-même un tintement lugubre.*)

BEAUDOIN (*se débarrassant de leurs mains et se précipitant sur la tombe.*)

Ombre de mon ami, ne permets pas que je périsse avant d'avoir tenu mon serment.

(*Piétreville et Lalonde vont se précipiter de nouveau sur lui ; un coup de tonnerre se fait entendre ; la tombe s'ouvre avec fracas, l'ombre d'Olivier paraît.*)

## SCÈNE XI.

LES MÊMES, L'OMBRE D'OLIVIER.

L'OMBRE D'OLIVIER.

Arrêtez, assassins !!!

(*Lalonde et Piétreville demeurent pétrifiés ; en cet instant on arrive de tous les côtés.*)

SCÈNE XII.

LES PRÉCÉDENS, LALONDE père, EUGÉNIE, CON-  
VIVES DES DEUX SEXES.

( *Tous témoignent leur étonnement à la vue de l'ombre  
d'Olivier sur son tombeau.* )

BEAUDOIN ( *désignant Piétreuille et Lalonde* ).

Voilà... voilà les meurtriers d'Olivier!...

( *Étonnement général.* )

L'OMBRE D'OLIVIER.

Cher Beaudoin, tu as rempli ton devoir; Olivier rem-  
plira le sien : tu peux réclamer la main d'Eugénie. Et toi,  
vertueux Lalonde, l'honneur te reste; le misérable qui  
porté ton nom ne te doit pas le jour. Ton fils n'est plus, ô  
mon père; c'est du sein du trépas qu'il m'est seulement  
permis de te donner ce nom.... Dieu m'a fait sortir du sein  
des tombeaux, pour que le crime ne reste pas impuni;  
mais la mort réclame sa proie; mon corps va se rendre au  
néant, et mon âme au séjour éternel.

( *Des nuages environnent l'Ombre, en l'enlevant  
vers le ciel. Tous les spectateurs restent immo-  
biles. — Tableau général.* )

20 31 67

FIN.